

Pauvres cafetiers !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 4

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196055>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

encore plus cher que les simples soldats, surtout lorsqu'ils ont des chevaux à entretenir...

Ah ! comme je trouvais délicieuse la viande de cheval, et comme je regrettais que les deux derniers officiers fussent simplement à pied !

Je poussai cependant deux ou trois soupirs en regardant ma belle boîte vide, dans laquelle jamais plus je ne remettrais coucher ma petite troupe. Et jetant un coup d'œil mélancolique sur la sentinelle toujours en faction dans sa guérite, je lui dis avec tristesse : « Mon pauvre vieux, tu ne vas plus servir à grand'chose maintenant. Tes camarades ne te donneront plus l'occasion de leur crier : qui vive ! car ils sont tous fondus ; et toi, tu as l'air si drôle, là, tout seul dans ta guérite que l'envie me prend de te croquer sans retard. Tu vas voir comme cela se pratique promptement !... »

Je fus bien puni de mon zèle à faire tant de victimes et payai cher mes crimes répétés !

La fièvre me prit, avec de grands maux de cœur, et pendant que le docteur me tâta le pouls, j'entendais ma marraine, bien vite accourue, qui disait en pleurant : « Et dirè que j'ai été sur le point de lui acheter une boîte qui contenait en plus une cantinière, trois canons et deux mitrailleuses ! »

Ceux qui liront ma triste mésaventure verront que je suis encore de ce monde, mais qu'ils ne se fient pas trop, malgré cela, à ce qui flatte agréablement le palais, car grands et petits pourraient, à l'occasion, ne pas s'en tirer aussi bien que moi.

Un poète a dit d'une jeune fille qui avait trop dansé :

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée.

Qu'on mange des bonbons, des dragées, tout ce qu'on voudra, mais jamais au point de donner à quelque poète que ce soit l'occasion d'en écrire des vers mélancoliques.

(Un ami du *Conteur*.)

Méchantetés.

Il faudrait être bien peu galant pour accepter la responsabilité de l'article que voici, et qui vise tout particulièrement les demoiselles. Nous le soumettons donc à nos lecteurs, moins comme un portrait, une appréciation exacte que comme une boutade due sans doute à la mauvaise humeur de quelque prétendant éconduit. Nous espérons du reste qu'il provoquera une réponse énergique de la part de quelqu'une de nos aimables lectrices :

« La demoiselle est une créature essentiellement fallacieuse, complexe et mystérieuse, une sorte de caméléon, un être tout à la fois rusé et naïf, timide et audacieux, mais dont les mœurs, en dépit des différences de climats, de races et d'habitudes, offrent des analogies frappantes.

» La demoiselle est fière, mobile, curieuse, enthousiaste, impressionnable ; elle est sujette à des sympathies ou à des antipathies subites et non raisonnées ; elle s'éprend tout à coup d'une foule de petites passions, mouvements instinctifs d'un cœur qui cherche à s'attacher, fleurs d'un jour qui meurent presque aussitôt qu'elles sont écloses.

» La demoiselle est naturellement dissimulée et a toujours en réserve quelques petits stratagèmes... Voyez cette jeune fille à l'œil voilé, au maintien timide et réservé... Durant votre visite, elle ne lèvera pas une seule fois les yeux, elle paraîtra tout absorbée dans son ouvrage ; vous jureriez qu'elle est sourde et muette. Eh bien, vous n'avez pas franchi le seuil de la porte que vous êtes analysé, distillé, disséqué. Les réflexions sur votre personne, sur votre visage, vos manières, pleuvent comme grêle ; c'est un déluge d'observations, c'est une inondation de remarques, fines, malignes... Enfin,

vous êtes soumis à une véritable autopsie morale.

» Examinons maintenant la demoiselle en société.

» L'un des traits caractéristiques des réunions de demoiselles, c'est qu'on n'y marche, ne sort, ne rentre, ne court, ne s'arrête que *collectivement*. Tous ces divers mouvements s'exécutent avec un ensemble, une précision qui ferait honneur à une compagnie de soldats. Nous ne mentionnerons pas l'étrange manie de s'embrasser entre elles devant le monde. Ce fait est si connu qu'il est superflu d'en parler. Il n'est personne aussi qui n'ait observé la différence qui existe entre une assemblée de jeunes personnes à huis-clos et celle où se trouvent quelques messieurs. Si elles sont seules, vous les voyez simples et naturelles. Entre-t-il un homme ? aussitôt vous remarquez des mimes, des attitudes étudiées, des inflexions particulières. Celle-ci se donne un air rêveur ; celle-là sourit ; cette autre allonge le pied. Mais malheur ! trois fois malheur à vous si vous avez l'imprudence de vous hasarder dans un cercle de demoiselles qui se connaissent !... Vous y surprendrez des mots inconnus, des rires étouffés, des signes inexplicables ; vous entendrez, sans le comprendre, bruite à votre oreille un langage métaphysique, fantastique, télégraphique, cabalistique, hiéroglyphique ! ! !

» On a souvent comparé les femmes aux papillons. Nous voulons parler de la transformation. En effet, il existe deux époques bien distinctes pour les demoiselles. La première est l'ère des leçons de piano, des extraits d'histoire : cela dure de 16 à 18 ans. Coiffure à la chinoise ou en bandeau ; tournure naissante, encore un peu *manche à balai*, toilette simple, visage enfantin. Cela pense rarement et ne rêve qu'à des bagatelles. Mais à l'autre époque a-t-elle sonné, que le papillon brise son enveloppe... C'est alors qu'elle est véritablement *demoiselle*.

» Son cœur devient alors un abîme, sa pensée un mystère, sa tête un volcan. Si son éducation a été solide, un bon mariage sera son idée fixe. Mais si son éducation fut légère, excitante, si son imagination fut enflammée par la culture des arts et de la poésie, oh ! alors, ce seront des rêveries sans fin, des dégoûts de la vie ; elle se fera, en dehors de la société, une existence toute idéale, sans parler d'une prodigieuse consommation d'objets de toilette. C'est alors qu'elle adopte les brillants et les coffres artistiquement édifiés. Toutes ses actions sont calculées. Si elle se lève, c'est pour faire admirer sa taille ; si elle sourit, c'est pour montrer ses dents. Brode-t-elle ? c'est qu'elle espère faire remarquer la blancheur de sa main. Les arts ne sont plus pour elle un charme personnel, c'est une coquetterie. Le travail n'est plus une occupation, c'est seulement un moyen de plaisir.

» Toute demoiselle à qui plusieurs hommes semblent plaire, et qui déploie avec eux une coquetterie innocente et générale, celle-là a le cœur libre. Mais vient-elle à voir des défauts chez tous les hommes de sa société, trouve-t-elle l'un ennuyeux, l'autre prétentieux, celui-ci gauche, celui-là laid, soyez bien assurés, infortunés parents, qu'il en existe un dont la personne offre un modèle de perfection.

» Si vous avez dans vos connaissances quelqu'un dont on parle toujours, ou dont on ne parle jamais, méfiez-vous de celui-là. Mais de tous les symptômes, le plus alarmant est sans contredit toute espèce de révolution survenue dans le caractère de la demoiselle. Celle qui était vive paraît composée ; celle-ci aimait le dessin, voilà que tout à coup elle se prend d'une insurmontable passion pour la musique. N'en doutez plus alors ; il y a une influence

étrangère, une sorte de magnétisme qui agit à distance ; car la femme est une glace brillante, qui reflète fidèlement l'objet aimé.

» Avis aux pères et aux mères ! »

La peste. — Il s'est glissé une erreur dans le dernier article du *Conteur* sur ce sujet ; ce n'est pas en 1613, mais en 1636, que la peste a commencé de sévir à Dôle. — La chronique manuscrite du secrétaire l'Épée, du Val-de-Ruz, s'exprime ainsi au sujet de cette peste :

« La peste, la guerre et la famine incommodent le voisinage, en cette année 1636 ; Dieu nous menace horriblement et on ressent déjà le premier fléau à Neuchâtel. — La peste se démène si furieusement à Dombresson que l'on tient qu'il y est mort 300 personnes. — A cause de la peste qui régnait à Neuchâtel, la foire de la St-Gall s'est tenue, non point en cette ville, mais à Auvignier ; le Docteur Meuron, en une liste de sa main, nomme 62 familles qui ont été infectées de la peste en cette ville. — En la communauté de Corcelles et Cormondrèche, il mourut 140 personnes. — Le pays fut fort dépeuplé, et il ne vint personne des Montagnes pour les vendanges, ensuite que ceux qui avaient des vignes s'aidaient l'un l'autre à les vendanger. (C'était la coutume alors que les Montagnes fournissent de vendangeuses le Bas.) — Au mois de juin 1636, le soleil, à son lever et coucher, par trois jours sécutifs, perdit sa clarté et devint rouge noirâtre. Dieu nous fasse miséricorde !... »

P. D.

Pauvres cafetiers !

Vous ne vous seriez jamais douté, chers lecteurs, que nos cafetiers fussent si malheureux. Et cependant, le fait n'est que trop vrai, hélas ! Ecoutez plutôt le tableau que nous fait l'un d'eux de leur triste sort en ce monde :

Le cafetier est un homme qui ne peut contenter personne. S'il se lève de bonne heure, il a tort contre lui-même, parce qu'il refuse à son corps le repos nécessaire, car il se couche tard ; s'il se lève tard, on le nomme un paresseux. S'il se rend au marché à la première heure, il paiera tout plus cher ; mais s'il y va tard, la marchandise supérieure sera enlevée. Rentre-t-il directement à la maison, ses collègues qu'il a trouvés à la halle marmontent, parce qu'ils aiment à boire une coupe ensemble ; s'attarde-t-il avec eux, dans un autre café, on dira : « Eh ! il vous faut bien venir par ici pour trouver un verre de bonne bière ou de bon vin ! »

Si un étranger reçoit par hasard, dans un restaurant dont la table est en général bien servie, un mets insuffisamment préparé, on répète partout : « Chez un tel, on mange atrocement mal ! » Si le restaurateur sert beaucoup et bon, on dira : « Sûrement, cet homme doit faire faillite. » Quand il joue mal au billard, il perd son argent, parce que tous les clients ne veulent faire la partie qu'avec lui ; mais joue-t-il bien, il chassera ses clients. Il tient des domestiques femmes : celles-ci sont-elles laides, les clients en sont mécontents ; sont-elles jolies, c'est la femme qui murmure.

Permet-il des jeux de hasard, il peut se voir retirer sa patente ; s'il les interdit, ses clients voulant boire une bouteille de bon vin, vont dans un autre établissement moins scrupuleux. Il marie sa fille, ses clients invités s'offusquent, parce qu'ils doivent faire un cadeau, et les autres parce qu'ils n'ont pas été invités. S'il vend de bons cigares, on les trouve trop chers ; s'ils sont moins chers, on les trouve détestables. Quand il dédie une canette spéciale à un habitué, celui-ci se fâche, parce qu'il se croit lié à l'établissement ; dans le cas opposé, son hôte préfère aller là où il a déjà sa canette.

Le cafetier offre parfois une bouteille de vin ; ses clients murmurent, car ils se croient obligés de lui rendre la politesse ; s'il n'invite jamais, on le traite de pingre. Sa femme est jeune et jolie, les clients l'appellent et lui la rappelle ; c'est le contraire si elle est vieille et dépourvue d'agrèments.

Il tient de la bière des Pâquis, ses clients réclament la bière de Saint-Jean, et vice-versa ; s'il la

commande à la brasserie de Grange-Canal, ses clients demandent celle de Corsier.

Prétendant qu'il a trop d'une canette (demi-litre) votre client se fait donner un bock, mais si on ne remplit pas complètement le verre, il vous le renvoie en maugréant.

Vous vendez votre vin à 1 fr. 20 le litre, on vous fait aussitôt remarquer que vos voisins, membres comme vous du syndicat, le vendent un franc.

Le cafetier établit une carte des mets très complète, le consommateur l'étudie pendant une demi-heure pour commander une ration de fromage ou de museau de bœuf; si la carte est trop restreinte, il vous reprochera de n'avoir pas de choix.

Ce n'est pas tout; le cafetier consent à garder ses clients aussi tard dans la nuit qu'ils le veulent; leurs femmes se fâchent et disent du mal du café. Quand il invoque l'heure de police, les maris se retirent mécontents et vont se réfugier ailleurs.

Si le cafetier se met à la table des habitués, les autres clients ne manquent pas de signaler la négligence qu'il leur témoigne, et les habitués se plaignent que sa présence les empêche de le critiquer.

S'il tient peu de journaux, les clients disent qu'ils s'ennuient; s'il en reçoit beaucoup, la lecture les fait oublier de boire.

Chose plus grave enfin: un client demande à emprunter de l'argent au cafetier, ce dernier refuse, le client disparaît; s'il prête à un habitué plus ou moins délicat, celui-ci ne revient pas du tout.

En un mot, le cafetier est un homme qui ne peut contenter tout le monde et son métier n'est pas rose.

(Journal des cafetiers.)

Alors, pourquoi sont-ils donc si nombreux partout, ces braves cafetiers, nombreux au point qu'on ne peut pas faire dix pas dans une rue sans rencontrer une de leurs enseignes?... Il faut nécessairement supposer que s'il n'y a pas de roses dans leur métier, il n'y a pas non plus beaucoup d'épines.

L'emprunteur.

Damis, je vous connais pour un homme obligeant; Ma rente est en retard, prêtez-moi quelque argent, Cent écus, et sur ma parole...

— Pas seulement une demi-pistole

— Quoi! vous, si bon, si généreux!

— Mon cher, ce refus me désole;

Mais je suis si superstitieux,

Et quand je fais un prêt, de mon âme craintive

— Je ne puis éloigner certain pressentiment,

Certain frayeur qu'un moment

Quelqu'infortune ne m'arrive.

— Un sage, un esprit fort! c'est se moquer de nous.

Mais, Damis, je vous le demande,

En prêtant votre argent, quel malheur craignez-vous?

— Que jamais on ne me le rende.

La carte de visite. — Tous les ans, à l'époque du 1^{er} janvier, on annonce que l'usage d'envoyer des cartes de visite tend à disparaître. Or on sait aujourd'hui combien il a été déposé de ces petits carrés de carton blanc, dans les bureaux de poste de Paris. — Cinquante millions, chiffre approximatif.

Et ce n'est pas tout, on a calculé que d'ici à la fin du mois de janvier, ce chiffre atteindra le total de 80 millions.

Décidément, la carte de visite a la vie dure!

La poupée chez les sauvages. — A l'occasion de Noël et du jour de l'An, une revue anglaise consacre un curieux article aux joujoux chez les sauvages. La poupée est universelle, et nous retrouvons ce jouet, en quelque sorte inné, entre les bras des petites sauvagesses, quel que soit le degré de leur civilisation.

La plus informe est celle de Mashonaland. C'est un simple bout de bois arrondi, une espèce de quille, avec un trou pour passer une ficelle et accrocher l'objet au cou de sa jeune propriétaire.

Vient ensuite les poupées des Achantis. Elles n'ont ni bras, ni jambes, mais elles ont une tête, avec des yeux et un nez; pas de bouche. Tout le luxe de cette poupée consiste dans sa coiffure sculptée dans le bois, mais qui tient autant de place que le corps entier.

La poupée cafre commence à se rapprocher de la poupée civilisée. Elle a des membres sculptés, des

semblants de mains et de pieds, un nez, des yeux rapportés.

A Java, la poupée est plutôt un pantin, plate, avec seulement les bras articulés.

Il y a loin de ces essais à nos poupées parlantes, vêtues de soie et de dentelles. Mais comme il n'y a que la foi qui sauve, les petites « sauvagesses » n'en sont pas moins fières des leurs, si grossières qu'elles soient.

Enfants fin de siècle.

Impressions d'une miss de douze ans.

Voici ce qu'écrivit dans son journal une petite fille de douze ans, élevée d'après le système rationnel:

« Les enfants sont des hommes qui ne sont pas encore aussi grands que leurs papas, et les filles sont des femmes qui deviendront plus tard des dames.

» L'homme a été créé avant la femme. Mais lorsque Dieu eut fini l'homme, il ne fut pas encore content et il se dit: « Je crois que je pourrais faire mieux si je recommence ». C'est alors qu'il créa Eve.

» L'homme a été créé le septième jour et il est dit qu'il se reposa, tandis que la femme qui a été créée ensuite ne s'est jamais reposée, ce qui prouve combien les femmes sont plus actives que les hommes.

» Les garçons sont une source d'ennuis dans toutes les maisons. Ils usent tout, excepté le savon. Si ma volonté pouvait faire loi, on ne verrait plus un seul petit garçon; le monde consisterait en petites filles et le reste en poupées.

» Il n'y a que mon papa qui est bien gentil, aussi je crois qu'il doit avoir été une petite fille lorsqu'il était petit garçon.

» On me recommande toujours de bien observer tout ce qui se passe autour de moi et un autre jour j'écrirai dans mon journal les remarques que j'aurai faites. »

Potage à la purée de carottes. — Emincez les parties rouges de quelques grosses carottes bien fraîches, mettez-les dans une casserole avec un morceau de beurre, ajoutez une pincée de sucre, et faites-les revenir tout doucement à casserole couverte, en les remuant de temps en temps. Mouillez avec du bouillon, ajoutez une grosse pomme de terre crue et épluchée, laissez cuire à feu doux, et quand tout est bien cuit, passez au tamis, détendez ensuite la purée avec du bouillon, faites partir, et à première ébullition, servez avec une assiette de croûtons frits.

Odeur des choux. — Quoi de plus incommode dans un appartement que l'odeur des choux? Bien des ménagères renoncent à cet excellent légume de crainte d'empoisonner leur logis pour l'odeur si pénétrante qu'il dégage en cuisant. Voici un moyen très simple employé avec succès; il consiste à mettre dans la casserole ou la marmite dans laquelle cuisent les choux, un gros morceau de mie de pain. L'odeur disparaît complètement.

Pierre Tatipotze.

III.

Lo cabaret et le quartettè.

Lo desando d'apri, lo père qu'étai z'alla veindrè dai truffè, s'èin alla bàire sa quartetta à sta pinta dè l'Hàlla, mà sein derè ne çosse ne cein. Tot ètai plliem: lo père, la fellie et onna serveinta servessont. C'èin avai prao bouna façon. Lè bon. Quand fut sailliài, sein alla tot lo drài su la Palud vers son Pierre, et lài dese dinse: « Acuta-vài: n'a-t-e rein que cllia fellie, lo cabaretier? »

— Na, n'a rein que clliaque.

— Eh bin! faut budzi et sè dépatzi. La fellie a bouna façon, parait 'na forta gaillarda; du que l'a oquie faut budzi.

Et lo Pierre budza: l'alla vè lo père dè la fellie et lài dese dinse, que son père l'avai on bon domaine à Fràidevela, que çosse que cein, et que repreindrài lo cabaret.

Et va-te-quie lè z'annonces que corront, et va-te-quie la noce.

Failliài vère noutron Pierre coumein sè dressivè, quand montavè pè lè d'amont! L'avai n'a montra, onna poucheinta tzaina, onna bague et dai bottès fète tzi on cordagni dè vela, na pas tzi clliaù tire-lugnu dè pè lè d'amont, so desai. Et pu failliài l'oure! volliavè ferè çosse, volliavè ferè cein, lài avai dè l'ardzeint à gagni. Mà l'ètai coumeint tant d'autros, l'avai mé dè braga que dè fé, et petit z'a petit s'ètai met à quartettà avoué Pierre, Dzaquie et Djan; et vo sèdè prao que lè on meti dè la metzance.

Se n'avai fé què bàire quòquie verres tzi li, onco pacheince; mà l'avai lo dianstro po felà decè delè, po fère dai martzi dè vin io lài avai dè l'ardzeint à gagni, so desai, et quand la patze ètai bouna, diabe lo pas que l'avai oquie dè bon! fressivè tot. Et quand la patze n'avai rein va liu, fressivè tot parai. Io vo comprendè cè commerce n'ètai pas on commerce à fère; sein comptà que la fenna qu'avai èta élevaie dein la vela, fasai prao la dama: l'avai adi met dai solas dè pattès, dai biaux bounets, dai biaux tzapès copas, et onna sorta dè panàire, dè panài à tzerbon, per deso sè gredès, que l'è on affère que lài diòn dai crinolines.

Po tot derè, l'homme terivè dè son côté et la fenna dào sin, et lè z'ètius roulavont asse rudo què la rebatta dào moulin dè Bretigny. Pierre ètai portant on boun enfant, mà l'ètai ion dè clliaux boun einfants que rupont tot, que cauchenont et sè font cauchenà, tant qu'on bio matin, ne lài a ne çosse ne cein, faut chàota. Que seyo bin pou? vegne dai z'einfants per dessus lo martzi, et chi z'ans après s'ètrè maria, noutron Pierre monta la to de Gàuza; vo sèdè prao cein que cein va à derè.

(A suivre.)

L. FAVRAT.

Boutades.

Un jeune homme, entré à l'école de recrues, depuis quelques jours seulement, monte la garde devant la caserne. A onze heures du soir, passe l'officier de ronde. Le factionnaire ne lui dit pas un mot.

— Et qu'est-ce qu'on dit? fait l'officier d'un ton sec.

— Tout de bon, lieutenant.

Corset musical. — Un Américain a inventé un corset musical. Ce corset est combiné de façon que la plus légère pression extérieure produit un son analogue au sifflet d'une locomotive.

L'inventeur a fabriqué les premiers pour ses filles et il est sûr que personne ne pourra leur prendre la taille sans que toute la maison en soit avertie.

THÉÂTRE. — Demain, dimanche, encore **Les deux Gosses**, en *matinée*, à 2 heures, et le *soir*, à 8 heures. L'engouement du public ne tarit pas; c'est un vrai succès. Espérons cependant qu'il ne nuira pas trop à la petite fête qui aura lieu jeudi, et que, pour son anniversaire, Molière aura aussi une belle salle. M. Scheler a monté à cette occasion, avec beaucoup de soin, **Le bourgeois gentilhomme**. Il s'est assuré le concours de M^{me} Meyer, cantatrice de Genève, et de M. Humbert, chef d'orchestre, car, comme au Théâtre-Français, la pièce nous sera donnée avec la musique de Lulli.

Ce sera une soirée charmante pour tous et non point seulement pour les pensionnats, dont Molière est aujourd'hui l'amuseur attiré. Hélas, le brave homme, c'est bien sans le savoir, comme M. Jourdain, qu'il a fait de la comédie pour les petites pensionnaires.

L. MONNET.

Lausanne — Imprimerie Guilloud-Howard.